

Par une nuit pluvieuse d'automne ou durant les rafales de l'hiver canadien, sonne-t-on à la porte du presbytère, pour le requérir auprès d'un malade, dont la vie touche à sa fin, et qui demande le ministre de Dieu, pour l'encourager dans les derniers moments précédant le grand voyage, le curé est prêt. Il a revêtu un lourd manteau, et la custode contenant le Dieu Eucharistique suspendue à sa poitrine, il va au milieu de la tourmente, se rendant à la voix du mourant. Debout, le matin, aux premières lueurs de l'aube, le son de l'angelus le trouve installé au confessionnal, l'hiver, dans l'humble sacristie glacée encore par le froid vif de la nuit et que la chaleur d'un poêle ronflant parvient à peine à réchauffer. Sa messe dite, un frugal repas pris, il a d'abord des conseils à donner, des avis à faire accepter à ceux qui viennent lui exposer leurs peines. Puis, suit la lecture du bréviaire et les études des lectures diverses, car l'humble curé de campagne, pour être modeste, n'en est pas moins, un savant, parfaitement renseigné sur toutes nos questions sociales, politiques et économiques. Sa connaissance du cœur humain, son jugement sûr lui font considérer les misères humaines avec commisération et il sait les soulager.

Oui, bien noble et grand, ce rôle du curé de campagne. Admirons-le, car souvent il fait plus pour son pays que ceux de nos agitateurs à grands mots et à grands gestes qui lancent le mot patriotisme à tout propos et songent bien peu à en produire les actes. Si nos habitants suivaient les avis de leurs curés, nous n'aurions pas à déplorer cette dépopulation terrible qui nous afflige, car le prêtre prêche contre le luxe, et ce n'est pas sa faute si nos Canadiens, en se laissant emporter par le courant fatal, sans nullement prendre souci des conseils de leur pasteur, sont obligés de prendre la route de l'exil. Ah ! que de cris d'alarmes, lancés du haut de la chaire, depuis des années, par nos curés de campagne ! Ils ont tonné contre l'émigration vers le pays de nos voisins, ont conjuré les nôtres de garder les mœurs de leurs pères, d'être fiers de leur origine et de rester attachés au sol canadien. Bien peu ont écouté, malheureusement, et le courant d'émigration s'est élargi. Aujourd'hui, combien des nôtres, vivant avec misère sur le sol étranger, regrettent d'avoir été si téméraires, et d'avoir repoussé les sages conseils de leurs pasteurs. Aujourd'hui on voit la justesse de leurs alarmes.

Oui, si nous voulons coloniser notre pays, laissons le curé, le missionnaire, continuer l'œuvre commencée par leurs prédécesseurs ; si nous voulons rester un peuple fort, uni, gardons nos mœurs et notre foi, et le curé, le missionnaire, voilà les gardiens par excellence. Ne prêtons pas l'oreille à ces mangeurs de curé qui cherchent à détruire le prestige de ces humbles ouvriers à la vigne du Seigneur, et à nuire au développement du Canada ; rejetons leurs perfides insinuations, et quand vous rencontrez cet humble travailleur, ce patriote éclairé, découvrez-vous ; vous saluez celui qui a fait le Canadien ce qu'il est, et qui le prépare à de plus hautes destinées.

REITTELEP.

PAGES VÉCUES

UN RÉCIT QUÉBÉCOIS

Québec a eu autrefois son quartier noir. L'endroit qu'on appelait "le terrain B..." est aujourd'hui prospère. On voit ci, là, s'élever des bâtisses à architecture jolie qui font bien augurer pour l'avenir.

Mais il y a une quinzaine d'années, le dit "terrain B..." était un endroit malpropre, couvert d'un dais de fumée, ses rues tortueuses étaient de véritables casse-cous ; de petites maisons basses, entassées les unes sur les autres, bâties le long des rues et au fond des cours, étaient entourées d'eaux stagnantes. Dans ces taudis infectes habitaient des tribus de pauvres besogneux : débardeurs, charbonniers, ouvriers des manufactures.

La joie, pas plus que le soleil, ne pénétrait dans ces lieux.

Quelques hommes, après avoir peiné tout le jour, revenaient le soir harassés de fatigue, et trouvaient si

peu de repos, de consolations dans leurs *chez eux*, qu'ils soupaient, se couchaient sans dire une seule bonne parole aux petits, à la mère ; d'autres ne revenaient pas, mais se rassemblant en bandes, allaient à l'auberge dépenser, même avant de l'avoir reçu, leur salaire du prochain samedi. Les femmes de ceux-ci devaient nécessairement travailler pour ne pas mourir de faim, et leurs enfants, livrés à eux-mêmes, couraient les rues toute la journée, apprenant toutes ces horreurs qui se débitent dehors ; leurs mères, ces malheureuses femmes, essayaient bien de les reprendre, mais, fatiguées, aigries par leurs malheurs, abruties par cette atmosphère fétide, ne trouvaient que des paroles dures pour leurs pauvrets, et aggravaient un mal qui aurait pu se guérir, n'étant encore que dans sa racine.

Combien de générations ont ainsi passé dans ces bouges, n'oubliant peut-être pas Dieu, mais le servant si mal !

En 18... vivait, dans ce quartier, depuis deux mois, un brave ouvrier, plein de cœur pour sa femme et ses petits enfants. Une grève, qui fit beaucoup de bruit et de mal, l'avait ruiné. Il avait dû laisser sa maison, l'héritage de son père, pour tomber dans l'un de ces logis sales et nus décrits plus haut.

Oh ! ces grèves, vraies inventions de Satan, qui pourrait dire les périls qu'elles entraînent et les malheurs qu'elles causent ?

D'abord, elles séparent le patron de l'ouvrier ; rendent le patron incapable de continuer sa mission, et condamnent le travailleur à l'inaction, la misère, la débauche, la mort. Dans l'œuvre sociale, je l'ai déjà dit ailleurs, le capitaliste doit s'assurer le concours du prolétaire, le traiter honnêtement et celui-ci doit se soumettre, se souvenir et rester digne.

Cette année-là, on avait formé une union ouvrière comme il y en a encore de nos jours ; une union où il faut un *mot de passe*—tout comme dans la franc-maçonnerie—pour avoir droit aux séances privées ; une union ouvrière de secours qui *secourt* surtout ceux qui en sont les instigateurs. Quant à ceux dont on a réussi à capter la confiance, on en rit tout bas et... on boit à leur santé. "Hein ! les a-t-on joués un peu. Ça n'est pas gai pour eux, il est vrai, mais tant pis, s'ils sont des imbéciles ; nous, amusons-nous et vogue la galère !"

Le bon ouvrier, le jeune père de famille dont je vous ai parlé tout à l'heure, était un de ceux qu'on avait trompés. Après lui avoir jeté mille grands mots par la tête, on avait réussi à lui faire signer un papier qui l'entraînait dans un engrenage affreux, et l'obligeait à ne travailler que pour le patron M. un Tel, et si eux, jugeaient à propos de ne pas travailler pour ce monsieur, il devait, lui, ne pas travailler non plus.

C'était inique, n'est-ce pas ? Personne n'a le droit de détruire ainsi ce grand principe qui vient de Dieu : le libre arbitre.

Un jour, il revenait de l'atelier, où il s'était rendu de bon matin, avec de l'espoir dans le cœur. Depuis trois grands mois hélas ! il avait fait cette démarche en vain, mais ça ne pouvait pas toujours durer, et ça devait être la fin, il lui semblait... mais, oh ! c'était terrible ce qui s'était passé. On lui avait dit qu'il y en avait encore pour deux longs mois. "Ah ! le patron ne voulait pas céder, eh bien ! ils ne céderaient pas, eux non plus, on verrait bien qui rirait le dernier."

"Deux mois encore, s'écria le pauvre homme ; mais y pensez-vous ! Ma femme se meurt, mes enfants se meurent, ils n'ont pas une croûte de pain pour aujourd'hui, et moi, je n'ai pas diné hier... et deux mois encore... Eh bien, non ! j'irai frapper ailleurs."

"Oui, vas-y, voir !" et l'on s'éclata de rire.

Il alla ailleurs, mais on ne voulut pas de lui ; hélas ! il était unioniste—de telle secte—par conséquent, il pouvait être un ennemi, un traître, pour le moins un espion ; et tous, de lui tourner le dos.

Il revenait donc, ô le pauvre, la mort dans l'âme ! Dans un coin de la noire mansarde, se tenait une jeune femme pressant sur son cœur un bébé de quelques mois à peine, une petite fille, maigre, jaune, chétive ; à cette heure, faute d'une goutte de lait, elle se mourait, et la mère, hélas ! malgré tout son amour, ne pouvait l'empêcher de mourir.

Et elle pleurait, la mère.

Oh ! combien cuisantes ces larmes des mères qui voient mourir leurs enfants.

Un garçonnet se tenait près de la femme ; il murmurait tout bas : "Du pain, maman, du pain."

— "Hélas ! mon pauvre petit !"

— "Oh ! maman, j'ai tant faim !"

— "Mon chéri !—Mon Dieu ! mon Dieu ! nous avez-vous abandonnés ?"

Soudain, la porte s'ouvre et un homme entre. Le petit, d'un bond est à lui : "Oh ! père, du pain, tu en as, hein ! dis !"

— "Non ! répondit une voix dure. Femme, je crois que je suis maudit."

— "Oh ! Charles !... Rien encore, mon pauvre ami ?"

— "Rien. Pourtant il y a limites à tout, même à la misère, à l'oppression. L'on n'a pas le droit d'empêcher un homme de travailler quand il veut travailler. Oh ! ces lâches, ces ambitieux, qui veulent tout conduire, même les patrons ; ils font des lois abominables et si les patrons ne se courbent pas sous ces lois, "eh bien ! mes bonshommes, cherchez qui travaillera pour vous."

"Oh ! tiens, Eugénie, c'est terrible, le désespoir, et je le sens là, en moi, le désespoir ; il m'étreint, il me brise. Pardonne-moi, femme, en venant j'ai voulu mourir, le fleuve était beau, et il semblait profond ; il m'aurait vite enseveli, moi et ma douleur, mais votre souvenir à tous trois m'a gardé : je n'avais pas le droit de mourir, je dois ma vie..."

Il s'arrêta court. Il venait d'apercevoir debout, appuyé au chambranle de la porte un beau grand jeune homme qui se voyant découvert, s'approcha.

"Pardonnez-moi, braves gens, dit-il, mon entrée inopinée et ayez confiance, c'est Dieu qui m'envoie."

— "As-tu du pain, monsieur," dit le pauvre petit, qui faisait vraiment pitié.

— "Voilà du moins de quoi en avoir," fit le monsieur, en remettant une pièce de monnaie au garçonnet, et se tournant vers le père : "Vous vouliez mourir, mon pauvre ami, je le sais ; remarquant votre démarche singulière, je vous ai suivi, et devinant votre folie, je suis resté près de vous afin de vous arrêter au moindre danger."

"En entrant ici vous avez laissé la porte entr'ouverte, et vos cris de désespoir venant jusqu'à moi, qui était sur le palier, je suis entré ; pardonnez-moi, et venez, mon ami, j'ai quelque influence, je vous ferai avoir de l'ouvrage. Ayez confiance, madame, les mauvais jours sont passés, je vais vous envoyer un médecin pour cette petite mignonne ; voici de l'argent pour les premiers besoins." De nombreuses pièces roulèrent sur les genoux de la pauvre femme qui souriait déjà d'espérance.

Les deux hommes partirent ensemble. Non loin de l'encoignure des rues Saint-Valier et Saint-Joseph, le jeune homme, avisant une affiche :

ATELIER DE MENUISERIE A VENDRE
STOCK COMPLET

"Entrons ici," fit-il à son compagnon de route. Ils entrent, et, en un clin d'œil, l'affaire fut *bâlée*. Le jeune homme acheta au nom du pauvre—gréviste malgré lui—cet atelier, qui fut, pour la jeune famille, l'antichambre de la fortune.

Impossible de rendre le bonheur et la reconnaissance de ces jeunes époux ; Dieu avait entendu le cri de la femme, et récompensait l'époux, de s'être souvenu de Lui dans un moment de désespérance horrible.

Le protecteur n'abandonna jamais ses protégés ; il les aida de ses conseils et de ses sympathies. Il est des riches qui entreront aux cieux aussi facilement qu'un fil entre dans le chas d'une aiguille. C'est le petit nombre, honneur à ceux-là.

Combien il en reste, pourtant, de pauvres qui, comme le brave menuisier québécois, seraient dignes qu'on s'occupât d'eux. Aujourd'hui comme alors, il y a des désespérés. Les bruits du monde sont élevés, voilà pourquoi on n'entend pas les cris des pauvres. Qu'ils doivent souffrir, mon Dieu, ces abandonnés !

GILBERTE